

l'Adeste. "Venez, ô chrétiens ; contemplez le nouveau-né, le roi des anges. Venez et adorons.

"— L'an passé, se dit Jacques, Julie était à la messe de minuit avec moi, ici, presque à la même place. C'était le même chant dit par une voix aussi fraîche qui conviait les fidèles à se réjouir des triomphes de l'Eglise. Partout il faut que je retrouve les traces de la compagne que Dieu m'avait donnée et qu'il m'a ôtée. Et cela me fait du bien de penser à elle devant Dieu, devant Dieu qui dispense aux âmes blessées ce calme bienfaisant qui amène la paix.

"La messe dite, Jacques, sans s'attarder, regagna son chez-lui. Certainement Marthe ne dormait pas ; elle devait être occupée à égrener son chapelet au coin du feu, près de l'enfant. Il fallait aller la relever de sa faction.

"— L'an dernier, se dit Jacques, Julie et moi avons suivi le même chemin. J'ai beau mettre les pas dans les pas de l'homme heureux que j'étais alors : je suis seul. Nous avons pris ce même trottoir, et, ici, devant cette boutique de pâtisseries, Julie m'a dit : "Veux-tu que nous achetions des gâteaux ?" Voilà un an de cela ; il me semble que c'est hier.

" Jacques entra machinalement, choisit des gâteaux, ceux que Julie préférait, puis il revint chez lui tout content.

" Dans la chambre chaude Marthe s'assoupissait sur une chaise. Jacques la gronda doucement et l'envoya se reposer. Bébé n'avait pas bougé. Il était si gentil comme cela, avec ses mèches blondes qui s'échappaient de son bonnet, avec ses lèvres roses qui remuaient, occupées sans doute à déguster quelque sucrerie imaginaire.

" Lorsque Jacques crut la vieille bonne endormie, il alla prendre dans la salle à manger deux verres et de la vaisselle ; il approcha la petite table de la cheminée ainsi que faisait Julie. Il mit dans l'assiette de Julie un gâteau, le plus gros et il en prit un autre pour lui.

" Jacques ne mangeait point ; il n'avait pas faim ; ce n'était, hélas ! qu'un simulacre de réveillon. Quelle idée avait-il eue ?

" L'an passé, à pareille heure, Bébé dormait dans son dodo comme aujourd'hui. Julie seule n'est plus là. Voilà son fauteuil ; il est vide. La maison entière est vide, et plus vide encore le cœur de Jacques. Dieu lui avait envoyé ce merveilleux baume qui prévient toute révolte : la résignation ; et ce remède qui endort les douleurs de ce monde : l'espérance, mais Jacques faiblissait parfois et se prenait à trouver trop lourd le fardeau que la mort lui avait imposé.

"— Ce que j'aimais, pensait-il, est renfermé dans une tombe. Ce que je souffre est renfermé dans mon cœur aussi morne qu'un tombeau. Quel sobre résumé on pourrait faire de ma vie ! Une grande joie : le mariage ; une joie plus grande : l'enfant ; puis un jour Julie toussa ; elle pâlisait étrangement, elle maigrissait, conservant la même sérénité, la même douceur. Puis elle est morte. Et me voilà seul. Pauvre Bébé qui n'a plus de mère ! Pauvre moi qui n'ai plus de soutien.

" Jacques pleurait et sanglotait. Les joies d'hier lui revenaient une à une à l'esprit. Il pleurait, la tête cachée dans les mains, se rappelant toutes les bontés de celle qu'il avait perdue. N'est-ce pas une consolation dans la douleur ?

" Si, mais il en est une autre, une plus grande, et qui vient de Dieu. C'est de songer que les bonnes actions de ceux que nous avons chéris auront leur récompense, c'est de se confier à la miséricorde divine et de dire qu'il est, par delà les orages passagers, un éternel printemps. L'espérance de ceux qui croient, est pareille à l'oiseau qu'ont meurtri les chasseurs et qui s'efforce de se réfugier au Ciel.

" Quand Jacques sortit de son accablement, son regard tomba par hasard sur l'assiette que, dans sa naïveté presque infantine, il avait mise devant la place de Julie. L'assiette était vide.

" Jacques eut comme un mouvement de frayeur instinctive. Il se leva soudain, puis, quasi désappointé, il se mit à rire.

" Derrière la table, assis par terre, ses pieds nus dépassant sa chemise de nuit, Bébé mangeait d'un grand appétit. Bébé s'était réveillé, il s'était levé doucement, et, voyant une friandise à sa portée, il n'avait conçu aucun doute sur le droit qu'il avait d'y prétendre.

" Un peu surpris dans son réveillon improvisé mais rassuré par le sourire de Jacques, Bébé interrogea d'un ton calme :

"— C'était pour moi, dis, petit père ?

" Jacques sentit je ne sais quelle flamme lui brûler la poitrine. Il prit Bébé dans ses bras et le serra contre son cœur à lui faire mal.

"— Pardon, mon Dieu, dit Jacques ; pardon si j'ai pleuré. J'avais oublié que je n'étais pas seul."

LES ALLEMANDS ET LA MUSIQUE FRANÇAISE.

Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt le joli travail suivant que nous reproduisons du *Bulletin Musical* de Paris.

Ce n'est pas sans une vive émotion que je viens, pour la première fois, exposer des appréciations sur un sujet qui offre, à mon sens, un intérêt considérable pour l'avenir musical de la France.

Beaucoup de journalistes, plus ou moins compétents, ont commenté l'esprit de tendances musicales toujours croissant, en notre pays, à imiter le mode de confection tudesque. Certes, l'Allemagne a le droit de s'enorgueillir de maîtres tels que Jean-Sébastien Bach, Hændel, Haydn, le divin Mozart, Beethoven, Mendelssohn, et nul artiste français ne peut les ignorer. Mais, cependant, nos maîtres à nous, les illustres champions de la Gaule, qui avaient noms : Berton, Catel, Lesueur, Gossec, Grétry, Mehul, et plus tard Onslow, Reber, Boieldieu, Hérold, Berlioz, Auber, Halévy, qui purent connaître et apprécier ces grands compositeurs allemands, étaient eux-mêmes et demeuraient Français. Doit-on conclure de là qu'ils étaient moins instruits ? Je crois pouvoir affirmer